

Études littéraires africaines

KONÉ (Guiba), *L'Espace africain postcolonial dans le roman français contemporain*. Préface de Jean-Francis Ékougoun. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2020, 344 p. – ISBN 978-2-343-20202-0



Laude Ngadi Maïssa

Number 51, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079623ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079623ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ngadi Maïssa, L. (2021). Review of [KONÉ (Guiba), *L'Espace africain postcolonial dans le roman français contemporain*. Préface de Jean-Francis Ékougoun. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2020, 344 p. – ISBN 978-2-343-20202-0]. *Études littéraires africaines*, (51), 273–275.
<https://doi.org/10.7202/1079623ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cependant, le rassemblement sous une même couverture de tous ces corpus tenus normalement séparés ne suffit pas, du moins au lecteur non spécialisé, pour voir par quels biais les paramètres culturels, religieux et sociopolitiques informent les textes. De même, la division en chapitres selon un principe générique ne permet pas de se faire une idée claire des dynamiques littéraires (intertextuelles, éditoriales, etc.) qui entrelacent les différentes catégories de textes, ni à l'intérieur de la seule langue française ou arabe, ni, *a fortiori*, à l'échelle de l'ensemble du système littéraire tunisien, et ce, alors que « la plupart des écrivains consignés ici parlent et écrivent dans les deux langues » (p. 399). Les informations sur la vie littéraire en français ou en arabe qui apparaissent tout au long de l'exposé ne résorbent qu'en partie ce manque. Mais les auteurs en ont conscience, qui, en fin de parcours, reconnaissent qu'un « véritable comparatisme demeure toutefois à fonder » (p. 399). Prenons-les au mot : les compétences dont ils font d'ores et déjà preuve dans le présent volume augurent bien d'une suite qui, prenant modèle sur le chapitre exemplaire consacré au théâtre et suivant les pistes plurilingues et transgénériques ouvertes dans l'« Épilogue », donnera au lecteur les moyens de « suivre les courants portants des eaux vivifiantes de ces littératures » (p. 16), en explicitant ce que cache cette métaphore et en quoi le pluriel « littératures » peut être ramené au singulier affiché dans le titre.

Paul DIRKX

KONÉ (Guiba), *L'Espace africain postcolonial dans le roman français contemporain*. Préface de Jean-François Ékoungoun. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2020, 344 p. – ISBN 978-2-343-20202-0.

Depuis l'ouvrage de Martine Astier-Loufti (*Littérature et colonialisme : l'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française : 1871-1914*, 1971), de nombreuses études traitant de l'exotisme, dans le roman français en particulier, et européen en général, ont relevé la prééminence d'une perception de l'Autre essentiellement eurocentrée : il n'est que de songer au collectif publié par R. Fonkoua en 1998 : *Les Discours de voyages : Afrique-Antilles*, ou à l'ouvrage de Jean-Marc Moura, *Les Littératures des lointains : histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, paru la même année. Une thèse de doctorat a aussi été soutenue en 2001 à l'université de Yaoundé par Justine Ndjionwo, que nous n'avons pas pu consulter mais qui concerne directement notre sujet : *Horizon baroque de l'Afrique francophone noire dans la littérature française contemporaine : L'État sauvage de Georges Conchon, Les Flamboyants de Patrick Grainville*. Tous ces travaux montrent que le rapport de l'écrivain européen au reste du monde, tel qu'il se construit dans le récit de voyage, est lié à l'histoire de l'expansionnisme et de l'hégémonie de l'Europe occi-

dentale. La conclusion de l'ouvrage de Guiba Koné, issu d'une thèse de doctorat en littérature comparée préparée sous la direction de Jean-Michel Devésa et soutenue à l'université de Limoges en 2019, ne se distingue pas de cette position malgré le choix d'une lecture critique postcoloniale. L'essayiste prend particulièrement pour objet la fictionnalisation de l'espace africain dans le roman français, dans un corpus sélectionné parmi les auteurs d'une tendance littéraire qu'il nomme le « baroquisme » (p. 23) : *L'État sauvage* de Georges Conchon, *Tombeau pour cinq cent mille soldats* de Pierre Guyotat, *Les Flamboyants* et *Le Tyran éternel* de Patrick Grainville et *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* de Patrick Besson. L'étude des modalités sémiotiques, thématiques et poétiques relatives à la description de l'espace, de la voix narrative et du temps, dans les trois parties qui composent respectivement cet ouvrage, a pour but de savoir si le roman publié après la colonisation « traduit fidèlement les événements » et s'il se différencie du roman colonial (p. 26).

Il apparaît en conclusion que les romans de Conchon, Grainville et Besson, résolument mimétiques, traitent des faits coloniaux et des conséquences de la politique impériale française. Le critique, en pointant « l'intention malicieuse des auteurs » (p. 220), considère ces oeuvres comme des « sortes d'anthologies des stéréotypes » (p. 308) qui reproduisent, via l'hyperréalisme, le canon idéologique du roman colonial. Au contraire, celui de Guyotat, évoquant la guerre de libération algérienne, s'en écarte et « engendre des significations internes » (p. 131). Si ces positions sont finement démontrées sur le plan poétique, thématique, esthétique et rhétorique, une analyse des processus d'élaboration des oeuvres et des mécanismes par lesquels les éditeurs orientent la production et la réception – comme l'ont par exemple menée Vivian Steemers (*Le (Néo)colonialisme littéraire*, 2012) et Sarah Burnautzki (*Les Frontières radicalisées de la littérature française*, 2017) en ce qui concerne les textes africains – aurait amplement enrichi l'étude. Pour le critique, les auteurs des oeuvres sélectionnées écrivent prioritairement pour un lectorat européen et obéissent aux exigences de l'édition française qui voudrait entretenir l'image d'une Afrique chaotique en opposition à une Europe triomphante. Par ailleurs, ces auteurs contribuent idéologiquement à la politique néocoloniale de la France qui cherche à maintenir son influence géopolitique et économique dans ses anciennes colonies.

Le préfacier explique à juste titre que la critique postcoloniale mobilisée vise à « interrompre » (p. 13) les représentations fallacieuses de l'Afrique. Ce positionnement explique par exemple les multiples jugements de valeur à charge contre les auteurs, jugements qui dépassent largement le cadre de l'analyse littéraire. L'éclairage des formes discursives, stylistiques et poétiques qui caractérisent le discours satirique des auteurs se fait en outre en opposition à de nombreuses fictions africaines, ce qui donne parfois le sentiment que l'auteur compare les textes littéraires africains aux textes français. D'où la présence de certaines contradictions à propos

notamment du caractère à la fois réaliste et stéréotypé des œuvres : si « certaines réminiscences factuelles » (p. 39) inspirent les faits historiques et les personnages, peut-on en même temps considérer « le personnage comme un “être de papier” » (p. 27) ? On peut regretter aussi l’absence, dans le corpus, des œuvres d’autres « auteurs baroquistes » (p. 24) français comme Olivier Rolin, Jean Rolin, Patrick Deville ou Jean-Christophe Rufin qui, écrivant également sur l’Afrique et reproduisant nombre de clichés au sujet du continent, font néanmoins l’effort d’un décentrement du regard et d’une critique de l’héritage colonial. La démonstration intéressante de cet ouvrage est un bel exercice de lecture postcoloniale et pluridisciplinaire du roman français. L’auteur répond aisément aux questions posées, au risque parfois d’en rester indéfiniment à un face-à-face afro-français. Le lecteur déplorera néanmoins la présence de quelques scories et d’erreurs de transcription dans certains noms d’auteurs comme Olivier Rollin ou Ffrench Patrick.

Laude NGADI MAÏSSA

LACASCADE (Renée), PÉRYE (André), *L’Île qui meurt : roman guadeloupéen*. Présentation de Roger Little, avec la coll. d’Emmanuelle Gall. Paris : L’Harmattan, coll. Autrement mêmes, n° 151, 2020, xxxviii-181 p. – ISBN 978-2-343-20375-1.

Au début des années 2000, il y a plus de deux décennies, Roger Little lançait la collection « Autrement mêmes » chez L’Harmattan pour rendre accessibles « des textes introuvables en dehors des bibliothèques spécialisées, tombés dans le domaine public et qui traitent [...] de l’Autre ». Cette précieuse collection attire désormais notre attention sur un corpus de textes négligés par l’histoire littéraire : les romans, essais et poèmes écrits au début du xx^e siècle par de brillantes jeunes femmes originaires des Antilles françaises et tombées dans l’oubli. Ont ainsi été publiés en 2019 le roman *Claire-Solange, âme africaine* (1924) de Suzanne Lacascade avec une présentation due à l’arrière-petite-nièce de l’auteure, Emmanuelle Gall, puis en 2020, avec la collaboration d’Isabelle Gratiant, le roman *Cruautés et tendresses : vieilles mœurs coloniales françaises* (1925), précédé de *Les Vies légères : évocations antillaises* de Drasta Houël – de son vrai nom Marie Philomène Julie Simplicie Hurard (voir ci-dessus le compte rendu de Thérèse de Raedt). R. Little lève ainsi le voile sur ce qu’il appelle, non sans quelque provocation, une « mulâtritude féminine », restée cachée par l’ombre portée de la Négritude et de sa trinité masculine, Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon Gontran Damas.

La réédition de *L’Île qui meurt*, œuvre initialement parue en 1930 aux éditions Calmann-Lévy, participe de la revalorisation de ce corpus négligé dû à des femmes caribéennes francophones, nées au temps de l’Empire français. Ce roman à quatre mains de Renée Lacascade et de son époux